

«Un fluide d'expansion cordiale». Les pleurs masculins dans le roman sentimental du XVIIIe siècle.

Séminaire d'Histoire de la littérature

Marilina Gianico
Università degli Studi di Bologna

Introduction

Les larmes accompagnent tous les moments qui ont plus d'importance dans la vie humaine. Dès sa naissance, l'enfant exprime ses besoins et ses émotions au moyen des pleurs.

La psychiatrie et la psychanalyse, aujourd'hui, reconnaissent la valeur des larmes pour l'abréaction des traumatismes et pour le rétablissement de l'état normal de l'organisme¹. La biologie, elle aussi, reconnaît cette valeur rééquilibrante du geste².

La fonction des larmes semble être un processus vital de rétablissement de l'équilibre psychique aussi bien que de celui physique et le geste de pleurer paraîtrait se poser sur la limite entre *psyche* et *soma*³.

Mais les pleurs ne sont pas une action qui concerne exclusivement l'individu; il ont une dimension sociale autant qu'individuelle: les anthropologues⁴ nous renseignent sur l'importance que les pleurs prennent dans les sociétés archaïques aussi bien que dans des sociétés de nos jours: dans l'aire méditerranéenne, une figure sociale particulière, celle de la pleureuse, est chargée de manifester, par le biais d'un rituel codifié d'expression de la douleur, le deuil de tout le *corpus* sociale à l'occasion de la mort.

La fonction primaire des larmes, tant dans la vie individuelle que dans les systèmes sociaux, semble en être une de *catharsis*, d'expurgation et de nettoyage de quelque chose de négatif qui est vécu comme une menace pour la conservation de la vie et de l'ordre sur lequel elle repose.

¹ G. Marzi, «Il pianto», in *Scienza e Psicanalisi*, revue multimédia, 2 février 2002; *Ead.*, «Il pianto: un'ipotesi filogenetica», in *Scienza e psicanalisi*, 03 mars 2003.

² W. H. Frey, *Crying The Mystery of Tears*, Minneapolis, Winston Press, 1985.

³ *Ibid.* ; G. Marzi, *op. cit.*

⁴ Le premier à avoir considéré les larmes dans leur statut de signe a été M. Mauss, en 1922, dans un article paru pour la première fois sur le «Journal de psychologie», *L'expression obligatoire des sentiments (Les rituels oraux des cultes funéraires australiens)*; aujourd'hui publié dans M. Granet-M. Mauss, *Il linguaggio dei sentimenti*, Milano, Adelphi, 2001, p. 3-13.

La liquidité des larmes, qui rappelle l'élément aquatique, lave l'âme et donne soulagement au corps, individuel aussi bien que social.

Cette valeur avait déjà été remarquée par Aristote, dans la Poétique⁵; le philosophe grec repérait dans la possibilité de susciter la terreur et la pitié -d'émouvoir les spectateurs au moyen du *pathos* et à travers ce processus de les faire purifier des passions négatives- le pouvoir et l'utilité de la tragédie.

Le geste de pleurer est tant commun que mystérieux et charmant; pourtant, il a été l'objet d'un petit nombre d'études.

Celles dont on dispose aujourd'hui sont dans la plupart américaines; la plus récente d'entre elles est *Crying: the Natural and Cultural History of Tears*⁶, de Tom Lutz, professeur de littérature anglaise à l'Université de l'Iowa.

Parmi les études les plus spécifiques, l'analyse historique et culturelle sur la pratique et la réception des pleurs dans la culture française des siècles XVIIe, XVIIIe et XIXe de Anne Vincent- Buffault, *Histoire des larmes*⁷ et un ouvrage très particulier, *L'éloquence des larmes*⁸ de Jean-Loup Charvet, *excursus* poétique sur les larmes et l'indicible dans la musique, la peinture et la poésie à l'âge baroque.

Ce travail se propose d'analyser le lexique des pleurs dans le roman sentimental du XVIIIe siècle, à travers une méthode comparatiste.

Les oeuvres analysées seront *Pamela, or Virtue rewarded*⁹ de Samuel Richardson, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*¹⁰, de Jean-Jacques Rousseau, *Die Leiden des jungen Werther*¹¹ de Goethe.

⁵ Aristote, *Poetica*, Milano, Rizzoli, 1994.

⁶ T. Lutz, *Crying: the natural and cultural history of tears*, New York – London, W.W. Norton & Company, 2001.

⁷ A. Vincent-Buffault, *Histoire des larmes XVIIIe- XIXe siècle*, Paris, Rivages, 1986, p. 7.

⁸ J.-L. Charvet, *L'eloquenza delle lacrime*, Milano, Medusa, 2001.

⁹ S. Richardson, *Pamela, or Virtue rewarded*, London, Penguin Books, 1985.

¹⁰ J.-J. Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Gallimard, 1993, 2 voll.

¹¹ J. W. Goethe, *Die Leiden des jungen Werther / I dolori del giovane Werther*, Torino, Einaudi, 1998.

I. Larmes masculines, larmes féminines: une première division.

Parmi les divisions des larmes que Tom Lutz propose dans l’articulation de son étude multidisciplinaire, une est celle qui divise les larmes sur la polarisation primaire de l’espèce humaine: celle entre les sexes.

Du point de vue social, le geste du pleure est interprété selon des codes différents selon le sexe du pleureur.

Chaque société élabore ses codes d’interprétation du geste.

Chez les romains, les pleurs étaient déferés aux femmes, parce que la vertu stoïque empêchait aux hommes de manifester –et même d’éprouver- des émotions. On se méfiait des émotions aussi bien que de leurs expressions physiques.

Chez les grecs, au contraire, les hommes, même les plus viriles, pleurent sans aucune honte. Achille, dans le premier livre de l’Iliade, pleure désespéré sur le bord de la mer et sa mère Tetis pleure avec lui¹². Les manifestations physiques des passions sont, chez eux, toujours visibles et socialement acceptées.

Dans la culture européenne, les pleurs des femmes ont suscité parfois des réactions ambiguës: dans la comédie, dans les croyances populaires dont elle est parfois la voix — mais plus en général dans la culture littéraire, dans laquelle cette méfiance misogyne est devenue un *topos*-, les larmes féminines — qu’on suppose versées *ad hoc* pour convaincre et persuader les amants — suscitent de la méfiance en même temps qu’un grand trouble dans l’imaginaire des hommes.

Aujourd’hui, les larmes féminines savent encore susciter la curiosité des hommes et, avec eux, de la science. Patrick Lemoine, psychiatre français qui s’occupe de couples en difficulté, publiait en 2002 une étude¹³ sur la différence des larmes chez les femmes et chez les hommes, cherchait à l’expliquer sur une base biologique et paléontologique

¹² Homère, *Iliade*, I, 348-427, Torino, Einaudi, 1990.

¹³ P. Lemoine, *Le sexe des larmes*, Paris, Robert- Laffont, 2002.

et concluait son livre avec la prévision d'un franchissement des limites entre les deux sexes biologiques au moment où les hommes apprendront à pleurer et les femmes à agir.

Peut-être ce — le but de ce travail est de poser cette question — à déjà commencé à se produire, peut-être il y a eu, dans l'histoire de la civilisation européenne, une époque dans laquelle aux hommes était permis, si non demandé, de pleurer; cette époque pourrait bien avoir été le XVIIIe siècle.

Ce qui étonne le plus, à l'âge des Lumières, est l'abondance des larmes masculines et le fait que l'absence de larmes est interprétée en insensibilité, manque d'humanité, incapacité de partager les douleurs d'autrui et donc de se reconnaître dans la condition commune à tous les hommes.

«C'est en lisant des romans du XVIIIe siècle, où les personnages masculins pleurent avec une volupté certaine, que j'ai, pour ma part, rencontré cette étonnante question des larmes»¹⁴, écrit dans l'introduction à son *Histoire des larmes* Anne Vincent-Buffault.

À l'avis de cette historienne, une modification s'est vérifiée, dans le sens conféré au geste de pleurer, au cours du XVIIIe siècle, pour aboutir, dans la deuxième moitié du siècle suivant, sur une méfiance envers ce geste, due au fait que les larmes, une fois devenues signes d'un code social, avaient perdu leurs fonctions d'expression émotive, pour devenir un masque et une technique de communication standardisée¹⁵.

Le but des pages suivantes sera donc de chercher à analyser les larmes masculines dans les textes choisis.

Puisque dans le roman sentimental la relation fondamentale entre les sexes est l'amour, est de cette thématique que l'analyse prendra son départ.

¹⁴ A. Vincent-Buffault, *Histoire des larmes XVIIIe- XIXe siècle*, Paris, Rivages, 1986, p. 7.

¹⁵ *Ivi*, p. 172-180.

II. La structure des relations amoureuses.

Les trois romans présentent un schéma commun, celui d'une histoire d'amour dont la réalisation est rendue difficile ou impossible par des circonstances extérieures, c'est-à-dire par la différence socio-économique qui existe entre les amants; une intention commune — l'abattement des préjugés sociaux à travers la représentation d'une histoire qui sache parler aux coeurs des lecteurs —¹⁶; une façon commune de traiter les sentiments: l'amitié est représentée comme une forme de collaboration, l'amour se trouve encadré dans un système hiérarchique, qui n'est pas seulement celui d'une hiérarchie des vivants où la femme est subordonnée à l'homme, mais aussi celui social dans lequel le pauvre ou celui qui n'a pas de noblesse est subordonné au noble et au riche.

Le tableau ci-dessous représente les variables du modèle commun pour ce qui concerne les positions réciproques des amants.

Roman/ Sexe des protagonistes	<i>Pamela, or Virtue rewarded</i>	<i>Julie, ou la Nouvelle Héloïse</i>	<i>Die Leiden des jungen Werther</i>
<i>Féminin</i>	Pamela, pauvre et pas noble	Julie, riche et fille de la noblesse	Lotte, aisée et fille de la bonne société
<i>Masculin</i>	Mr B., riche, son maître	Saint-Preux, pauvre, son précepteur	Werther, aisé mais non noble

Chez Richardson, les larmes, masculines et féminines, sont versées continuellement; mais elles appartiennent, en tant que façon d'exprimer un sentiment d'impuissance et

¹⁶ S. Richardson, *Pamela, or Virtue rewarded*, London, Penguin Books, 1985, introduction par M. A. Doody.

d'impossibilité de changer une réalité extérieure qui semble aller écraser les personnages, aux femmes ou aux servants et aux pauvres, c'est-à-dire aux catégories subordonnées de la société.

Expression spontanée et involontaire d'un sentiment d'angoisse et d'impuissance, elles éclatent sur les visages des humiliés qui les partagent en faisant témoignage d'une solidarité profonde entre eux ou d'une sensibilité particulière pour la souffrance.

Le roman s'ouvre sur les larmes de la jeune Pamela. Des larmes de gratitude débordent de ses yeux : «*O how my eyes overflow!*» s'exclame Pamela en écrivant à ses parents.

Les larmes copieuses, qui débordent des yeux d'une façon presque involontaire, appartiennent, chez Richardson aussi bien que chez Rousseau — qui confère à son protagoniste un état social pauvre —, au peuple.

Chez Rousseau les hommes pleurent davantage que chez Richardson. Saint-Preux fond en larmes en lisant une des premières lettres de Julie¹⁷, il déclare que sa jeunesse «s'use dans les larmes»¹⁸.

Le Werther de Goethe est le premier à présenter une prière pour les larmes; dans la deuxième partie du roman, le jeune, en proie à une mélancolie profonde, prie le ciel pour qu'il lui concède le soulagement des pleurs:

Ich habe mich oft auf den Boden geworfen und Gott um Tränen gebeten, wie ein Ackersmann um Regen, wenn der Himmel ehern über ihm ist und um ihn die Erde verdürstet.¹⁹

Il semble évident d'après cette phrase que les larmes sont perçue comme un plaisir, qu'elles constituent le geste catharsique qui indique la libération d'une émotion qui écrase l'esprit.

¹⁷ J. J. Rousseau, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, *op. cit.*, p. 118.

¹⁸ *Ivi*, p. 140.

¹⁹ J. W. Goethe, *Die Leiden des jungen Werther*, *cit.*, p. 194-195.

III. Larmes cachées, fleuves de larmes.

Mr B., quand il pleure, cherche à cacher ses larmes. Le lecteur ne sait rien de ses pleurs. Aucune description; l'intériorité de Mr B. reste un mystère. Ses larmes sont toujours une conséquence de l'exhibition des souffrances de Pamela – à leur tour conséquences des violences de Mr B.-.

On pourrait les définir larmes de repentir. D'ailleurs, elles lui font découvrir le sentiment d'amour qu'il éprouve pour la jeune fille.

Le lecteur les voit par le biais du raconté de Pamela à ses parents:

My master himself, hardened wretch as he was, seemed a little moved, and took his handkerchief out of his pocket, and walked to the window: "What sort of a day is it?" said he. And then getting a little more hard-heartedness, he added, "Well, you may be gone from my presence! Thou art a strange medley of inconsistency! But you shan't stay after your time in the house."²⁰

Mr B. commence à s'émouvoir, il se sent troublé. En effet, le soir prochain, il va pleurer, comme Pamela va apprendre de Mrs Jervis, sa coservante et amie, plus tard (et le langage du récit semble vouloir lui aussi cacher les larmes derrière des expressions euphémiques):

She told me all, and that he owned I had made him weep his eyes two or three times.²¹

La fonction des larmes dans la découverte du sentiment est confirmée par Jean Jacques Rousseau:

Quelque fois nos yeux se rencontrent; quelques soupirs nous échappent en même temps; quelque larmes furtives... ô Julie! Si cet accord venait de plus loin... si le Ciel nous avait destinés... toute la force humaine... ah, pardon!²²

²⁰ S. Richardson, *op. cit.*, p. 107.

²¹ *Ivi*, p. 113.

²² J.-J. Rousseau, *op. cit.*, vol. I, p. 75.

Dans la première lettre de *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, le jeune précepteur de Julie déclare son amour à la jeune fille et lui avoue qu'il ose espérer d'être aimé à son tour par elle, car il voit parfois des larmes furtives sur le visage de la jeune.

Des larmes cachées accompagnent la naissance de l'amour; ainsi Julie est contrainte à «contenir ses larmes» et «sourire quand elle meurt»²³ pour en garder le secret.

Chez Werther aussi cette fonction des pleurs est présente. Le jeune homme découvre que Lotte l'aime grâce aux larmes que les deux jeunes gens partagent après la lecture de Klopstock.

La scène est extrêmement dramatique et jouit d'une immense tension émotionnelle; Werther ayant lu parmi les larmes sa traduction du poème d'Ossian, de la scène de la mort des héros, les deux jeunes gens éclatent en larmes, emportées par un sentiment sublime et très puissant, poussé par la lecture:

Eine Strom von Tränen, der aus Lottens Augen brach und ihrem gepreßten Herzen Luft machte, hemmte Werthers Gesang. Er warf das Papier hin, faßte ihre Hand und weinte die bittersten Tränen. Lotte ruhte auf der andern und verbarg ihre Augen ins Schnupftuch.

Die Bewegung beider war fürchterlich. Sie fühlten ihr eigenes Elend in dem Schicksale der Edlen, fülten es zusammen, und ihre Tränen verainigten sich. Die Lippen und Augen Werthers glühten an Lottens Arme; ein Schauer überfiel sie; sie wollte sich entfernen, und Schmerz und Anteil lagen betäubend wie Blei auf ihr. Sie atmete, sich zu erholen, und bat ihn schluchzend fortzufahren, bat mit der ganzen Stimme des Himmels! Werther zitterte, sein Herz wollte bersten, er hob das Blatt auf und las halb gebrochen: [...]²⁴

La modalité des pleurs change entre Richardson, Rousseau et Goethe.

Dans Pamela, le jeune homme cache ses pleurs, parce que le modèle de masculinité qu'il incarne ne peut pas pleurer.

Le lecteur sait qu'il pleure au moyen des signes visibles des larmes, il «*took his handkerchief out of his pocket*», prit son mouchoir de sa poche, évidemment pour essuyer ses larmes, il avoue que Pamela a «*made him weep his eyes two or three*

²³ J. J. Rousseau, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, op. cit., p. 135.

²⁴ J. W. Goethe, *Die Leiden des jungen Werther*, cit., p. 260-263.

times», lui a fait lacrimer les yeux deux ou trois fois. Cette confession est atténuée par une certaine ironie et par l'usage de l'euphémisme. On ne voit jamais les larmes de Mr B.

Celui-ci, en homme orgueilleux et qui a honte de pleurer, fidèle au modèle de masculinité misogyne, se méfie des larmes, particulièrement des larmes féminines. C'est toujours Pamela qui informe le lecteur:

I poured out the wine, and offered it to him, as well as I could; but wept so, that he said, "I suppose I shall have some of your tears in my wine!" . When he had supped, he stood up, and said, looking at me, I don't know how, yet with a jeering look too, "How happy for you it is, that you can, at will, make your speaking eyes overflow in this manner, without losing any of their brilliancy! You have been told, I suppose, that you are *most* beautiful in your tears! [...] But who can describe the tricks and artifices, that lie lurking in her little, plotting, guileful heart!"²⁵

Toutefois, on voit des larmes masculines parmi les servants de Mr B.

On pourrait supposer ici une distinction culturelle qui implique la sémiotique des pleurs : le comportement des nobles a plus de tenue que celui des gens du peuple ou des pauvres.

Cette affirmation semble être confirmée, ou du moins supportée, par un roman qui témoigne la réception italienne de Rousseau, *Il sepolcro sulla montagna* de Giovan Battista Giovio.

Influencé par Rousseau mais aussi par le roman pastorale (on retrouve dans ce roman des aspects de *Daphni et Chloé* de Longus Sophiste), Giovio raconte une histoire pathétique littéralement inondée de larmes.

L'histoire est communiquée au lecteur au moyen du discours indirect — qui semble suppléer la fonction de filtre exercée chez Rousseau par l'échange épistolaire — : c'est un vieux que le narrateur rencontre pendant une promenade sur les montagnes à lui raconter la tragique histoire d'amour de son fils et de sa bien aimée.

²⁵ S. Richardson, *op. cit.*, p. 225.

Le roman est une réflexion sur la corruption des mœurs menée par la civilisation. Les protagonistes, qui vivent dans un monde bucolique, pleurent pour exprimer n'importe quelle émotion, leurs larmes coulent spontanément, d'une façon incontrôlable, celles des hommes aussi bien que celles des femmes.

Après avoir conclu son récit, le vieux s'en va «*avvolto in un mare di lacrime*»,²⁶ enveloppé dans une mer de larmes, expression qui semble vouloir évoquer une image forte de cette présence liquide de la douleur.

L'association, d'ailleurs presque immédiate, entre le pleur et les recueils d'eau, est présente deux fois chez Goethe. À ce propos il pourrait être intéressant de noter que, dans la langue allemande, le mot utilisé pour indiquer la larme, '*Tropfe*', signifie aussi 'goutte'.

Ci-dessus, «*Eine Strom von Tränen*», une fleuve de larmes, remplit les yeux de Lotte pendant la lecture de Werther, témoignant une émotion indicible autrement, dont la violence brise les limites des conventions comportementales et se précipite à l'extérieur avec une force extraordinaire, pareille à celle, naturelle, d'un fleuve (ou, chez Giovio, de la mer).

Werther ne peut pas dormir et, au matin, il se réveille en pleurant; la métaphore fluviale réapparaît:

Ach, wenn ich dann noch halb im Taumel des Schlafes nach ihr tappe und drüber mich ermuntere--ein Strom von Tränen bricht aus meinem gepreßten Herzen, und ich weine trostlos einer finstern Zukunft entgegen²⁷.

Voici encore une fois les larmes comparées à un cours d'eau: elle inondent le visage du père de Julie, et le soulagent d'une grande peine:

²⁶ G. B. Giovio, *Il sepolcro sulla montagna*, in *Alcune prose del conte Giambattista Giovio*, Milano, Silvestri, 1824.

²⁷ J. W. Goethe, *Die Leiden des jungen Werther*, *op. cit.*, p. 114-115.

je penchai mon visage sur son visage vénérable, et dans un instant il fut couvert de mes baisers et inondé de mes larmes; je sentis à celles qui lui coulaient des yeux qu'il était lui-même soulagé d'une grande peine: ma mère vint partager nos transports.²⁸

L'idée de «partager » des transports et des larmes rentre dans ce code social des pleurs dont Anne Vincent-Buffault a montré les aspects fondamentaux²⁹; en prenant l'expression de Roland Barthes, elle parle des larmes dans la culture française de l'âge classique comme d'un «fluide d'expansion cordiale».

Il semble que ce code n'existe pas dans l'Angleterre de Richardson, du moins il n'apparaît pas dans le roman analysé ici.

Les larmes chez Richardson semblent être involontaires, spontanées. Elle coulent des yeux dans des situations de tension émotive forte, mais personne ne fait jamais des méta-discours, des réflexions, sur cette pratique ici moins sociale que psychologique et physiologique.

Chez Rousseau, au contraire, les larmes sont un geste désiré, qui a une volupté particulière: elles sont délicieuses, douces, tendres:

que le coeur prêtera d'énergie à l'art si jamais nous chantons ensemble un de ces duos charmants qui font couler des larmes si délicieuses!³⁰

La joie des larmes est suscitée par la musique; elle est encore présente dans l'intimité des amants:

rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, et ces soupirs entrecoupés, et ces douces larmes, et ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisait lentement savourer, et ces gémissements si tendres durant lesquels tu pressais sur ton coeur ce coeur fait pour s'unir à lui.³¹

²⁸ J. J. Rousseau, *op. cit.*, p. 229.

²⁹ A. Vincent- Buffault, *op. cit.*

³⁰ J. J. Rousseau, *op. cit.*, p. 184.

³¹ *Ivi*, p. 199.

Les larmes semblent être vraiment ici un fluide d'expansion cordiale, dans le sens étymologique du mot (du latin *cor*, *cordis*, coeur).

Conclusion

La présence ou l'absence des larmes dans l'expression masculine de l'émotion et des passions semble mettre en évidence l'essor d'un modèle nouveau de masculinité, dans la France du XVIIIe siècle, plus libre de manifester son intériorité et de la montrer en public que celui des siècles précédents.

Ce modèle est évident chez Rousseau, qui, s'insérant dans la culture française de son temps, partage une idée de la masculinité dans laquelle la sensibilité et la capacité d'éprouver et de manifester des émotions sont appréciées comme des mérites, des vertus.

Héritage de l'idée de sensibilité créée le siècle avant par le mouvement des précieuses, la sensibilité masculine française s'inscrit dans un code comportemental bien défini, qui donne aux larmes une place privilégiée dans l'expression du sentiment.

Chez Richardson on ne trouve pas une signification sociale aussi évidente, qui puisse donner des interprétations des larmes. Le geste de pleurer reste dans une dimension physiologique et psychologique, il intervient dans des situations d'émotion intense, de souffrance ou de joie.

Goethe reprend le modèle littéraire de Rousseau, celui des larmes en tant que plaisir, du moins comme plaisir négatif, en tant que cessation de la douleur, toutefois le code social semble, chez lui, absent.

Il faut toutefois considérer que, chez Goethe, une technique narrative différente de celle de Rousseau est présente, qui souligne un changement sémantique non moins qu'une mutation structurale : si la *Julie, ou Nouvelle Héloïse* a été défini un «roman

épistolaire à voix multiple»³², le Werther est une espèce de chant *a solo*, il est un roman de la subjectivité, alors que la Nouvelle Héloïse présente une dimension plus sociale, plus dialogique, dans le sens que Bakhtine donne à ce mot dans son étude, aujourd'hui un peu datée, sur le roman.³³

Les larmes de Werther sont une pratique individuelle et solitaire, comme solitaire est le personnage, dont la subjectivité se réduit au sentiment qu'il éprouve pour Lotte.

Il pleure, comme a écrit Roland Barthes,³⁴ pour confirmer à soi-même l'existence et la réalité de sa propre douleur, tout comme, parfois, on le fait pour éprouver aux autres la sincérité de ses propres sentiments: les larmes «sont des signes, non des expressions»,³⁵ une pratique qui est, entre autres choses, une technique de persuasion ou de autosuggestion pour un individu qui a, tout en s'éloignant de la communauté des hommes, introjecté ses règles et ses codes de communication.

³² A. Montandon, *Le roman au XVIIIe siècle en Europe*, Paris, PUF, 1999, p. 279-285.

³³ M. Bachtin, *Estetica e romanzo*, Torino, Einaudi, 1997.

³⁴ R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977.

³⁵ R. Barthes, *op. cit.*, p. 160.

Bibliographie

Littérature primaire

- Giovio G. B., *Il sepolcro sulla montagna*, in *Alcune prose del conte Giambattista Giovio*, Milano, Silvestri, 1824.
- Goethe W., *Die Leiden des jungen Werther / I dolori del giovane Werther*, intr. G. Baioni, Torino, Einaudi, 2001.
- Richardson S., *Pamela, or Virtue rewarded*, with an introduction by M. A. Doody, London, Penguin Books, 1980.
- Rousseau J.J., *Julie ou la nouvelle Héloïse*, édition d'Henry Coulet, Paris, Gallimard, 1993.

Bibliographie sur le roman

- Montandon A., *Le roman au XVIIIe siècle en Europe*, Paris, PUF, 1999.
- Bachtin M., *Estetica e romanzo*, Torino, Einaudi, 1997.
- Barthes R., *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977.

Bibliographie sur les larmes

- Charvet J.-L., *L'eloquenza delle lacrime*, pref. G. Ravasi, Milano, Medusa, 2001.
- Frey W. H., *Crying The Mystery of Tears*, Minneapolis, Winston Press, 1985.
- Lemoine P., *Le sexe des larmes*, Paris, Robert Laffont, 2002.
- Lutz T., *Crying: the natural and cultural history of tears*, New York – London, W.W. Norton & Company, 2001.
- Marzi G., «Il pianto», in *Scienza e Psicanalisi*, revue multimédiale, 2 février 2002;
- *Ead.*, «Il pianto: un'ipotesi filogenetica», in *Scienza e psicanalisi*, 03 mars 2003.
- Mauclair Poncelin P., *Le plaisir des larmes, un plaisir vertueux*, in *Le(s) plaisir(s) en Espagne (XVIIIe-XXe siècle)*, études coordonnées par S. Salaün et F. Etievre, CREC, Université de la Sorbonne Nouvelle, p. 36-56.

- Mauss M., *L'espressione obbligatoria dei sentimenti (Rituali orali dei culti funerari australiani)*, in Granet. M. e Mauss M., *Il linguaggio dei sentimenti*, Milano, Adelphi, 1987, p. 3-13.
- Vincent- Buffault A., *Histoire des larmes XVIIIe- XIXe siècle*, Paris, Rivages, 1986.